

**S'affecter aux lisières.  
Hyperbole et affectivité archaïque**

PABLO POSADA VARELA

Ce travail se meut à la jointure entre hyperbole et affectivité. Il a pour but de penser le propre de l'affectivité archaïque, ce qui nous mènera à mettre à l'épreuve l'architecture phénoménologique richirienne (pensée comme multistratification du vécu) au sein même du vécu. Sur ce terrain, subtil et profond, c'est la poésie qui nous sera du meilleur secours. Elle s'avèrera aussi, quoi qu'il en paraisse, un appui des plus rigoureux. Entamons cet itinéraire, en essayant de saisir ce qu'est l'hyperbole et, plus précisément, ce que Richir appelle « *époque* phénoménologique hyperbolique ».

PRÉLIMINAIRES SUR L'ÉPOCHÉ HYPERBOLIQUE

Il est certes très difficile de cerner ce qu'est l'*époque* phénoménologique hyperbolique. Marc Richir en a multiplié les formules : « mise en suspens de toute institution symbolique », « suspension de l'intentionnalité », « suspension de l'eidétique », « suspension des aperceptions propres à l'attitude naturelle », « retour au pré-intentionnel ». Or, à notre sens, il y va là, plutôt, de *conséquences* de l'*époque* hyperbolique. Autrement dit : il faudrait, en amont, se demander comment ces *desiderata* (d'ailleurs souvent partagés par tous les phénoménologues contemporains) peuvent être atteints. C'est dans le cheminement que se trouve l'originalité de l'*époque* hyperbolique.

Aborder la question depuis le couple *époque*-réduction nous permettra de mieux appréhender la spécificité de l'apport richirien. Le rapport entre ces deux instances constitue le nœud de la théorie transcendantale de la méthode phénoménologique. Une suspension ou *époque* amène ou permet la réduction ou reconduction à un champ phénoménologique déterminé. Chez Marc Richir, ces deux instances s'appellent *époque* hyperbolique et réduction architectonique ; elles cherchent à ouvrir la richesse de l'expérience. Richesse architectonique, voire spectrale, écrasée sous le caractère massif du présent. Face aux prestiges du présent, Richir insiste sur ce fait remarquable que l'expérience se fait certes dans un même sujet, mais sur plusieurs portées à la fois, selon plusieurs espaces-temps, comme si le « maintenant », sous son apparente massivité, cachait un (ou plusieurs)

doubles-fonds. Citons ce passage de Richir qui nous donnera de saisir ce que la réduction architectonique tente de cerner :

Du point de vue des concrétudes phénoménologiques, préparés que nous sommes à ne plus concevoir le vivre comme vivre de quelque chose d'actuellement présent, nous commençons à comprendre que nous ne vivons jamais sur un seul « plan » à la fois, ni selon la structure matricielle uniforme de la temporalité, qu'elle soit husserlienne ou heideggérienne. Il y a toujours, en nous, à la fois de l'enfance, de l'adolescence, de l'adulte et du vieillard [...] ; notre « vivre » plonge toujours, de manière extrêmement subtile car différenciée de façon prodigieusement complexe, dans divers styles ou diverses figures de l'absence [...], et nous sommes toujours, multiples, traversés par divers rythmes de temporalisations, le plus souvent inaccomplis, les uns très lents, et les autres très rapides<sup>1</sup>.

En quoi l'*époque* hyperbolique serait-elle plus à même de dévoiler cette plurivocité du transcendantal que nous venons d'évoquer ? Cette plurivocité n'est phénoménalisable qu'à la faveur d'un décollage phénoménologisant, d'une auto-extranéisation permettant des conrescences inouïes. Ce porte-à-faux supplémentaire sera instillé non pas par le Malin Génie lui-même, non pas par une croyance au premier degré dans le Malin Génie (sans quoi nous aurions un cas de psychose schizophrénique) mais déjà par *la simple hypothèse* du Malin Génie, par la seule prise en compte de sa possibilité, par la radicalité du soupçon qu'il amène. Il s'agit d'un soupçon qui touche la chair du faire phénoménologisant lui-même. En effet, c'est comme si l'hyperbole allait jusqu'à ôter au phénoménologiser toute densité performative. Densité qui, dans les parages finkéens, se voulait encore faite de l'étoffe du *Vorsein* transcendantal, malgré l'opposition des vecteurs : la vie transcendantale est portée vers le monde, alors que la vie phénoménologisante est tournée vers la vie transcendantale comme constituante.

L'*époque* hyperbolique, de par sa radicalité, impose une suspension du suspendre. Hyperbolique, elle s'applique à elle-même : elle est, pour le dire ainsi, en contre-confirmation ou démenti performatif de soi. C'est bien pour cela que l'hyperbole exhibe une essentielle *réflexivité*, qui n'est qu'une conséquence de sa radicalité et qui appartient au sens générique de l'hyperbole (comme figure de style même). C'est ce à quoi Marc Richir se référait quand il disait dans ses séminaires : le moi phénoménologisant est pris lui-même en hyperbole.

Mais quel est l'intérêt de cette suspension du suspendre ? C'est parce que la conrescence *des* concrétudes est à ce point subtile et profonde qu'elle

---

<sup>1</sup> M. Richir, « Vie et mort en phénoménologie », dans *Alter* n° 2, p. 346.

peut être aussitôt architectoniquement recouverte par un moi phénoménologisant désormais moins archaïque que les concrescences qu'il essaye de tirer au clair. Or, justement, c'est l'hypothèse du Malin Génie qui, hyperbolisant la suspension – donc suspendant le suspendre – évide le présent phénoménologisant, l'empêchant ainsi de brouiller, de sa facticité, le fond de concrescences sur lesquels il se meut ; fond auquel il tente de faire espace, de prêter chair, et qu'il essaye, somme toute, de réfléchir.

Cette partie de l'opération d'*epochè* hyperbolique est à l'origine du glissement qui fait du « moi phénoménologisant » un « soi phénoménologisant ». C'est ainsi qu'une réflexion en première personne, faite au présent, en relative auto-possession de soi et auto-confirimation performative, se glisse peu à peu dans la réflexivité du phénomène lui-même. Le recours à l'hypothèse du Malin Génie fait que le « moi » phénoménologisant devienne « soi » phénoménologisant. La coïncidence performative ne peut plus être réinvestie en argument. Le maintenant impressionnel ne peut plus être l'emblème d'une plus grande proximité avec la Vérité (comme cela pourrait être le cas chez Michel Henry) mais, bien au contraire, comme un début, prometteur, qu'il convient d'affiner et qui peut devenir, si on le laisse à l'état brut, un sérieux problème pour l'analyse architectonique, car il écrase de sa massivité la subtilité des concrescences qui s'y trouvent repliées.

Le soi phénoménologisant occupe ce lieu, subtil et fuyant, que Richir appelle le « *cogito* hyperbolique », sorte de caisse de résonance, ou – dit-il – schème organe de la phénoménalisation. Ce lieu est, justement, dégagé par la radicalité de cette suspension du suspendre (dans son être performatif même). Or, encore une fois, ce lieu ne peut pas être réinvesti comme être. Encore moins comme « argument », car il n'a rien d'un résidu. Il n'apparaît que pour disparaître et, aussitôt thématiqué, il se délite. Il est inhabitable, inépousable ou « imperformable » comme tel, inaccomplissable et ineffectuable. Il n'est même pas, *a contrario*, un seuil stabilisé où un prétendu scepticisme pourrait durer et se reconnaître comme tel, se suffire. Il ne peut être remarqué, dans son excroissance fugitive, que dans les transitions de l'apparition à la disparition et *vice versa*.

#### ÉPOCHÈ HYPERBOLIQUE, AFFECTIVITÉ ET PLURALITÉ DES MONDES

Arrivé à ce point, il convient surtout de comprendre que ce caractère transcendentalelement épuré du *cogito* hyperbolique rend possible sa transpassibilité à des mondes autres. La suspension hyperbolique de sa propre étoffe performative permet au *cogito* hyperbolique (qui n'est donc ni *sum ni esse*) d'accueillir des phénoménalisations dont le registre

architectonique n'est pas en coalescence avec le présent du *sum*. Or, encore une fois, ce *cogito* hyperbolique est un « état » foncièrement transitoire. Il n'amène pas un a-subjectivisme, et encore moins un nihilisme, mais accueille des phénoménalisations foisonnantes de mondes auprès desquels, justement, la subjectivité se reçoit, renaît, clignote, depuis le niveau architectonique qui est le sien, ce sous-bassement hyperbolique étant, néanmoins, ce qui lui donne vie, bien qu'il soit, comme tel, situé à un registre architectonique plus fondamental où les choses se passent trop vite et trop lentement à la fois pour qu'il soit possible de dire « je ».

Le « moi » ne disparaît pas, certes, mais il se reçoit depuis un ailleurs. C'est à ce mouvement qu'ouvre l'*époque* hyperbolique. Elle dégage l'expérience, pour le sujet, d'un radical se-recevoir à même d'autres mondes, sous les auspices d'horizons d'absences *autres* que ceux de ce monde. Le sujet est donc plus profond que les limites découpées par le versant subjectif de l'*a priori* de corrélation impliqué dans la constitution de *ce* monde ci, symboliquement institué. Une partie de notre subjectivité entre aussi en concrescence avec d'autres mondes situés aux lisières de ce monde symboliquement institué. Elle en vient. Elle se sent renaître en coalescence avec des horizons inouïs où elle s'affecte et auxquels elle est affectée.

C'est ainsi que, soudain, un monde fait irruption qui requiert, pour se phénoménaliser, une partie de nous qui nous est propre, mais où l'on ne se reconnaît pas de prime abord. C'est justement à cet endroit précis que Richir parlera de mort symbolique. Nous assistons au surgissement de mondes archaïques qui ne nous ont pas attendus ou qui semblent se passer de nous, c'est-à-dire, de mondes dont la phénoménalisation pleine implique notre disparition. Mais cette imminence de disparition nous ressource, nous recharge, nous fait revenir d'ailleurs : nous constatons la renaissance juvénile, inentamée, de parties abscondes de notre vie. Oui, nous sommes aussi cette la partie du fond de notre vie qui entre en concrescence avec ces mondes autres. Lisons un passage très évocateur de *Phénoménologie en esquisses* :

[...] parfois telle couleur – à l'instar du jaune de Bergotte –, telle *Stimmung* (qui a toujours ses caractères), tel paysage, etc., nous paraît surgir de nulle part en vue de nulle part, nous retourne énigmatiquement jusque dans nos profondeurs les plus intimes, nous émeut comme dans une « divine surprise », nous arrache à notre âge et aux contingences de la vie, nous donnant l'impression que nous n'avons jamais vieilli et ne devrions jamais vieillir<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> M. Richir, *Phénoménologie en esquisses*, Grenoble, J. Millon, 2004, p. 485-486. Nous pourrions évoquer, sur cette même ligne, la problématique du sublime. Cf. sur ce point S. Carlson, « Lo sublime y el fenómeno (Kant, Richir) », tr. espagnole par P. Posada

Cette force d'arrachement n'est autre que celle, parfaitement générique, de l'*a priori* de corrélation compris comme concrescence de deux parties dépendantes (génériquement ce qui est de l'ordre de la vie et ce qui est de l'ordre du monde, le vécu et ce qui s'apparaît dans le vécu). En tout cas : l'*a priori* de corrélation entre la vie et le monde n'est pas brisé (il n'y a pas ici de dépassement de la phénoménologie). Il y a, bien plutôt, un approfondissement architectonique de celui-ci, jusque dans les registres les plus profonds. J'irais même jusqu'à dire qu'il y a, à ces registres archaïques, une intensification de l'*a priori* de corrélation. Pourquoi une intensification ? Parce que la concrescence a lieu sans l'entremise du présent. La concrescence se fait sans avoir à composer avec la forme du présent, sans qu'elle se fasse à l'aune du maintenant, ou du présent vivant. C'est bien ce qui permet une affection (en présence et sans présence) aux lisières du monde qui est aussi, en un sens, une « affectation » aux lisières, un arrachement forcé, soumis à la rigueur de la concrescence elle-même.

Or la concrescence – c'est là, je pense, la force génétique et architectonique de la méréologie – n'est pas co-présence et n'a pas à l'être. C'est ce qui fait sa force. Son effectivité n'en dépend pas ; ce qui ouvre, justement, à une analyse de toutes sortes de renvois, intentionnels et architectoniques, par-delà (mais aussi en-deçà) du présent. Tout cela se passe – nous dira Richir – « en présence », toute la difficulté étant de ne pas lester cette présence ou ce « en présence » de l'impressionnalité du présent<sup>3</sup>. La suite du passage cité pointe, en effet, vers la possibilité d'un recroisement d'horizons de passé et de futur transcendants qui ne se fait pas – qui n'a pas à se faire, qui n'a ni le temps ni l'espace de se faire – sous les auspices du présent :

Et cependant, puisque, à ce registre architectonique, où il ne peut être question que de la proto-temporalisation/proto-spatialisation de l'instantané en lui-même hors temps de présent des revirements, le recours au présent husserlien muni de ses protentions et de ses rétentions nous est interdit, il faut bien que la proto-temporalisation le soit d'horizons transcendants de temps sans présupposition de présent, et même de présence comme comportant toujours déjà en elle-même, mais sans présent assignable, *son* passé et *son* futur<sup>4</sup>.

Il y a lieu de comprendre le clignotement en termes méréologiques. En effet, ce n'est que par à coups, par intermittences, que le phénoménologiser

---

Varela, *Ápeiron. Estudios de filosofía*, N° 3 : « Filosofía y Fenomenología » – Octobre 2015, p. 117-127.

<sup>3</sup> C'est ce lieu de non impressionnalité du revirement, lieu insaisissable, que Richir appelle « l'instantané ».

<sup>4</sup> M. Richir, *Phénoménologie en esquisses*, Grenoble, J. Millon, 2004, p. 485.

– dans la phase de présence qu’il s’emploie à étaler – peut être « à la hauteur » des rythmes de concrescence qui s’y font espace. La rigueur de la concrescence elle-même nous tient hors d’haleine, pour ainsi dire. À suivre son mouvement – nous dit Richir plus loin – c’est « comme si, par-là, nous n’étions encore et toujours qu’aux lisières du monde ou des mondes pluriels que nous ne faisons qu’entrevoir [...] »<sup>5</sup>. C’est par intermittences que nous sommes reçus dans ces mondes. La vie est portée tour à tour quelque peu au-delà de ce qu’elle tenait pour ses limites (c’est tout le sens de ce que Maldiney appelle « transpassibilité »), se surprenant elle-même à avoir *pu* là où elle ne l’aurait jamais *cru* ou *su* (« nul ne sait ce que peut un corps » selon le célèbre mot de Spinoza). Notre vie se découvre soudainement, *par intermittences*, comme grandie et approfondie, elle est soudainement « affectée aux lisières » dans les deux sens du terme.

Il y a donc chaque fois un se recevoir de la vie à même le « transcendantal » de tel ou tel monde (le rythme, les espaces-temps, *ses* horizons), l’un ou l’autre phénomène pouvant en être l’emblème : une éclaircie dans le ciel après un jour de pluie, le changement des saisons qui s’annonce, un arôme, le bruit du feuillage dans les arbres, une mélodie. Il s’agit d’un jour de pluie dans ce magnifique poème de Rilke appelé « *Kindheit* » et que nous retrouvons dans les *Neue Gedichte*. Les premiers vers du poème parlent d’une pluie qui ramène tout le monde de l’enfance. Un monde qui revient (ces longues après-midi de l’enfance) avec sa profondeur, c’est-à-dire, avec ses horizons à lui, avec ces lisières propres, tout en coalescence avec d’autres mondes :

Es wäre gut viel nachzudenken, um  
von so Verlorenem etwas auszusagen,  
von jenen langen Kindheit-Nachmittagen,  
die so nie wiederkamen – und warum?

Noch mahnt es uns –: vielleicht in einem Regnen,  
aber wir wissen nicht mehr was das soll;  
nie wieder war das Leben von Begegnen,  
von Wiedersehn und Weitergehn so voll

wie damals, da uns nichts geschah als nur  
was einem Ding geschieht und einem Tiere:  
da lebten wir, wie Menschliches, das Ihre  
und wurden bis zum Rande voll Figur.

---

<sup>5</sup> *Ibid.*

Und wurden so vereinsamt wie ein Hirt  
 und so mit großen Fernen überladen  
 und wie von weit berufen und berührt  
 und langsam wie ein langer neuer Faden  
 in jene Bilder-Folgen eingeführt,  
 in welchen nun zu dauern uns verwirrt<sup>6</sup>.

On ignore d'où cette incitation peut venir. Tout comme ce jaune de Bergotte, dont nous parlait Richir, certains phénomènes s'avancent comme l'emblème d'un monde tissé d'une consistance autre, et semblent, par là même, nous offrir comme une possibilité d'y demeurer, voire d'y initier une téléologie différente, sous les auspices d'horizons tout autres, en écart par rapport à ceux de ce monde symboliquement institué où l'on se reconnaît. C'est à ces instants que l'on peut se dire : tel ou tel paysage, telle ou telle mélodie, telle ou telle saveur pourraient *suffire à faire monde*. Ils annoncent, étrangement, une sorte de complétude aux lisières de ce monde-ci, complétude tenue par des vortex de concrescence situés au-delà des limites de notre monde, empiétant sur des mondes autres. Bien sûr, ce n'est là qu'une impression fugitive et qui, fatalement, ne tient pas. À peine essayons-nous de suivre ces impressions fugitives, avec leurs promesses de mondes autres, force est de constater qu'« elles ne tiennent pas la route », comme on a coutume de le dire.

Mais quelle « route » ? La « route » du style de concordance et vérification propre de notre monde à nous. Tout comme la consistance du rêve – sa temporalisation/spatialisation – est autre et semble se déliter dès lors que, à le raconter ou nous le raconter, on l'expose à la logique de la veille, ces mondes autres, sitôt repris, ne « tiennent pas » car on leur impose les repères de notre monde à nous, les scansions marquées par le présent ou, si l'on veut, par un « en présence » découpé à l'aune de la continuité des « présents ». Et pourtant nous avons senti, dans l'éclair de l'instantané, une consistance autre, tout comme, depuis la veille, on se surprend de la façon dont un rêve, apparemment incongru, a bel et bien pu tenir sa phase de présence sans la briser. L'étonnement suscité par cette incompatibilité est bien ce que Rilke exprime dans ce « *verwirrt* » de la dernière strophe. Adultes, nous ne pouvons plus, désormais, épouser ces suites d'images (« *Bilder-Folgen* ») qui gardent pourtant leur inertie d'origine et, partant, leur tendance à nous arracher à nous-mêmes. Lorsque, adultes, nous subissons ne serait-ce qu'un début d'arrachement, on ne sait plus quoi en faire (« *aber wir wissen nicht mehr was das soll* »), qui plus est, nous ne savons plus (« *nicht mehr* ») faire comme jadis (« *damals* »), nous ne

---

<sup>6</sup> R. M. Rilke, « *Kindheit* », in *Neue Gedichte*.

savons fouler ce terrain découpé par ces suites d'apparitions qui nous entraînent (« *in jene Bilder-Folgen eingeführt* ») que dans la détresse et la désorientation, nous ne sommes plus capables à présent (« *nun* ») d'en faire une demeure (« *in welchen nun zu dauern uns verwirrt* »), d'y habiter.

En tout cas, ce qui fait que « ça ne tienne pas » se situe à un autre niveau, à savoir, au registre architectonique des présents. Tout bien réfléchi, ce monde à nous ne vient pas contrer ce monde autre qui s'entr'ouvrait sur son terrain même ; et c'est bien cela qui fait le côté vertigineux de cette expérience, mais aussi sa fragilité. Cette confluence oxymorique entre le vertigineux et sauvage d'un monde autre (susceptible de nous arracher) et la fragilité de sa phénoménalisation (auprès de nous et dans ce monde) est repérée par Rilke qui manifeste son étonnement (« *die so nie wiederkamen, und warum* ») face à la possibilité même de cette perte (des mondes de l'enfance), perte désormais effective.

Retenons qu'il y a donc des mondes à part entière, en écart du nôtre. Les lisières (de mondes autres) propres du monde de l'enfance correspondent, par exemple, à des horizons de futur qui n'avaient rien à voir avec ce qu'aura été notre futur (à savoir, notre présent actuel ou notre passé immédiat). Or cet écart, cette non correspondance, n'a pas à être compris(e) comme le signe d'une désillusion. Il ne s'agit pas là de projets non réalisés, voire d'échecs, mais d'instances qui ne sont pas comparables, situées comme elles sont à des registres architectoniques différents. Ces mondes autres, en coalescence avec le monde de l'enfance – tout comme le monde de l'enfance lui-même – comportent une autre façon de temporaliser. Autrement dit, les horizons de l'enfance appartiennent au monde de l'enfance. Ils ne passent pas tels quels dans le monde adulte et ce, bien que les massifs du futur et du passé proto-ontologiques aient certes été toujours les mêmes (mais ce ne sont là que des horizons ultimes).

Malgré cette non translation, il peut arriver, néanmoins, qu'un événement, un lieu, une sensation, nous resitue soudainement dans ces eaux de jadis, nous y affecte, et, partant, nous donne de verser à nouveau sur les lisières qui étaient les siennes (sur les lesquelles le monde de jadis empiétait), lisières qui étaient, jadis, les nôtres, et auxquelles nous voilà, passagèrement, affectés. C'est dans le rejaillissement des horizons propres à un temps révolu que se joue la profondeur de la nostalgie<sup>7</sup>. Antonio Machado l'explique merveilleusement dans ce poème qui, parlant aussi de l'enfance depuis l'âge adulte, fait écho au poème de Rilke :

#### La place et les orangers flamboyants

---

<sup>7</sup> Voir à cet égard les développements de M. Richir dans *Phénoménologie en esquisses*, Grenoble, J. Millon, 2000, puis, de façon encore plus détaillée, dans *Fragments phénoménologiques sur le temps et l'espace*, Grenoble, J. Millon, 2006.



Avec leurs fruits ronds et rieurs.

Tumulte de petits collégiens  
 Qui sortent de l'école, en désordre,  
 Emplissant l'air de la place ombragée  
 Du tintamarre de leurs voix neuves.

Allégresse enfantine dans les recoins  
 Des villes mortes !...

Et une part de nous d'hier,  
 Que nous voyons errer encore  
 Dans ces vieilles rues<sup>8</sup> !

#### ARCHITECTONIQUE PHÉNOMÉNOLOGIQUE ET EMPIRISME INVERSÉ

Nous pouvons cerner, à la lumière de ce poème, couplé avec ce que nous venons de développer, ce qui fait la différence entre, d'un côté, une architectonique phénoménologique comme celle de Richir, et de l'autre, celles de Fink et Husserl. Cette différence repose en ceci que, chez Richir, le destin de l'archaïque n'est plus nécessairement dans ce qui sera le présent ; encore moins dans l'évidence ou dans le monde constitué final tel qu'on le connaît et tel qu'on s'y reconnaît. L'archaïque, dès lors que l'on se situe dans une phénoménologie architectonique *au sens fort*, n'est pas fait de proto-choses (un peu comme dans la logique génétique de Husserl mise en œuvre dans *Erfahrung und Urteil* ou même dans les *Analysen zur passiven Synthesis*) ; l'archaïque est traversé par des phénomènes à part entière qui font, d'eux-mêmes, monde(s) au pluriel. Mais quels mondes et quels phénomènes ? Des mondes entre-aperçus qui n'ont ni le temps ni l'espace, nous dit Richir, de se temporaliser/spatialiser, c'est-à-dire, de se phénoménaliser. Des mondes, toutefois, où se déploient des concrétudes nullement en défaut de constitution : elles n'ont pas à être *reprises* en vue d'une quelconque stabilisation. D'ailleurs, elles ne nous attendent pas et n'ont pas à nous attendre pour faire concrescence (pour devenir concrètes à leur registre) tout simplement parce qu'elles n'ont pas à composer avec une quelconque aperception transcendante. Elles sont en disruption par rapport à notre présent vivant. Celui-ci n'est plus un quelconque dénominateur commun de la phénoménalité.

---

<sup>8</sup> A. Machado, *Champs de Castille* précédé de *Solitudes, Galeries et autres poèmes* et suivi des *Poésies de guerre*, trad. S. Léger et B. Sesé, Paris, Poésie/Gallimard, 1973, p. 31-32.

En fait, il n'y a pas une telle chose comme un dénominateur commun de la phénoménalité. C'est dire à quel point chaque phénomène, dans la radicalité de sa *Jeseinigkeit*, amène son transcendantal à lui, son monde à lui, ses horizons à lui, et ses concrescences avec d'autres phénomènes au sein d'une même phase de monde. C'est en ce sens que l'on pourrait presque être amenés à dire que, chez Richir, il y a comme un *empirisme inversé*. Il y a certes un *empirisme* (au sens où Husserl disait que les phénoménologues étaient les vrais empiristes), mais il est indéniablement « inversé » par rapport à l'empirisme classique : les données originaires ne sont pas des *sense data* qui satureraient tout l'espace de « databilité » ou d'accueil, et à partir desquels on pourrait construire par associations successives des ensembles plus englobants. En effet, c'est en partie le contraire qui se produit. Non pas qu'il n'y ait pas des *sense data* ou, plutôt, leur équivalent architectonique. Il y a bel et bien des *aistheseis* – ce que Richir appelle « l'autre source de la *Phantasia* » – mais, d'un côté, elles ne sont pas données de façon impressionnelle (elles ne saturent pas un présent) et, de l'autre, le gage de leur profondeur architectonique repose en ceci qu'elles se manifestent d'emblée en stricte coalescence avec leurs horizons proto-temporels d'absence. Ces horizons sont, pour le dire ainsi, à même toute sensation archaïque. Ils se « donnent » d'emblée et de façon aproblématique. Ils font monde d'emblée. Aussi, ils peuvent s'annoncer avec les *aistheseis* dans la stricte mesure où ces dernières ne sont pas, *stricto sensu*, présentes. Que leur effectivité ne prenne pas *ipso facto* la forme du présent permet aux horizons d'absence qu'elles véhiculent de se manifester aussi, d'en avoir la place (d'en avoir le temps et l'espace). Bien entendu, cette co-manifestation des horizons d'absence (avec leur caractère aproblématique) liés à toute *aisthesis* (si tant est que celle-ci soit sauvage, architectoniquement originaire) n'est pas le fait d'une nécessité transcendantale, mais celui d'un souci d'empiricité. Autrement dit, cet *empirisme inversé* n'est pas à comprendre – soulignons-le – comme une *inversion de l'empirisme*, mais plutôt comme une inversion des hiérarchies auxquelles s'attachait l'empirisme classique, et ce justement par souci d'empiricité.

Chez Fink ou chez Husserl, la structure d'horizon peut paraître, certes, à des niveaux de sensation extrêmement archaïques, mais il s'agit toujours de la préfiguration de l'horizon du constitué final. En revanche, ce que Richir appelle « base phénoménologique » d'un transposé architectonique n'est aucunement une masse informe, mais quelque chose qui est déjà un monde, un monde à lui seul, quelque chose qui n'a donc pas vocation à être repris, encore moins à être transposé.

D'ailleurs, et pour creuser encore quelque peu cette idée d'empirisme inversé chez Richir, si les structures d'horizon vont de soi, ce qui, en

revanche, est loin d'être premier chez Richir, c'est le présent de la subjectivité, la façon dont elle se sent elle-même au présent de façon continue. Ce qui ne va pas de soi comme tel, ce qui est dernier dans l'ordre des constitutions (et des transpositions) est plutôt la conscience interne du temps telle que la comprend Husserl, et plus concrètement, son intentionnalité longitudinale. Bien sûr, cela ne veut nullement dire qu'elles soient niées dans leur vérité (ce qui nous condamnerait à un scepticisme insurmontable), mais justement qu'elles ont une base phénoménologique absconse. Ou, pour le dire autrement : les cohérences et apparentes cohésions qui sont à l'œuvre dans la continuité des présents (et leur mêmeté – i.e. l'intentionnalité longitudinale) trouvent désormais leur assise dans des concrescences archaïques plus profondes, et qui sont le vrai répondant de l'immédiateté et de l'évidence attachées à l'écoulement du présent vivant.

\*\*\*

Avant d'aborder la toute dernière partie de ce travail, faisons d'abord un pas en arrière et essayons de faire le point. Il est une façon de synthétiser ce que nous avons dit jusqu'à présent et qui revient à poser que le champ phénoménologique s'organise autour de deux sortes d'irréductibilités qu'il convient de bien distinguer. Nous avons, d'abord, l'irréductibilité classique entre les deux parties de l'*a priori* de corrélation (vie et monde), irréductibilité enjambée – mais en aucun cas annulée – par la concrescence. Cette concrescence de termes irréductibles (tels la vie et le monde) sera souvent saluée par Husserl comme un vrai « miracle phénoménologique ». Husserl se référait par là au miracle de l'ouverture de la vie à ce qui est autre, à ce qui n'est pas elle. Mais il y a un autre type d'irréductibilité, à savoir celle qui existe entre les différents registres architectoniques. Or cette irréductibilité n'est pas, quant à elle, enjambée par la concrescence, sans quoi il n'y aurait pas une pluralité de registres, mais un écrasement<sup>9</sup> qui aboutirait à un transcendantal d'une pièce.

L'ARCHITECTONIQUE « VÉCUE », LA MULTISTRATIFICATION DE L'IMMANENCE RÉELLE

Pour bien saisir la spécificité de l'architectonique richirienne et, surtout, cette irréductibilité entre registres, il me semble qu'il faille mesurer sa force

---

<sup>9</sup> À ce sujet, cf. R. Sánchez Ortiz de Urbina, *Estromatología. Teoría de los niveles fenomenológicos*, Madrid, Brumaria/Eikasía, 2014. Une traduction française par les soins de S. Carlson est en cours.

et sa rigueur, non seulement du côté de la partie « monde » de l'*a priori* de corrélation, mais aussi et surtout du côté de la partie « vie ». L'effectivité des étagements architectoniques s'y fait d'autant plus sentir que la vie, dans son immanence, semble toute d'une pièce. Or l'effectivité de l'architectonique, voire l'irréductibilité des différents registres scande, elle aussi, la partie « *reell* immanente ». Notre trop grande proximité à l'immanence réelle nous amène souvent à trop la compacter, alors qu'une multistratification *vécue* s'y cache également pour qui sait y regarder de près. En effet, le sujet lui-même peut sentir en lui, dans sa partie « *reell* », les *hiatus* architectoniques que nous évoquions, tout comme il peut faire l'expérience de l'irréductibilité des registres ou, pour le dire en termes méréologiques, la foncière non-concrescence entre registres. C'est bien ce que nous avons pressenti, précédemment, au sujet des *Stimmungen* proto-ontologiques ou des *aistheseis* en coalescence avec leurs horizons d'absence (au passé et au futur proto-ontologiques).

Nous tenterons de révéler l'effectivité de l'architectonique au sein du vivre lui-même (i.e. de la partie « *reell* » immanente du tout du vécu transcendantal) à la lumière d'un autre poème d'Antonio Machado qui en fournit une saisissante illustration.

Moi j'écoute les chants  
Aux vieilles cadences  
Que chantent les enfants  
Quand ils jouent en ronde  
Et qu'ils versent en chœur  
Leurs âmes qui rêvent,  
Comme versent leurs eaux  
Les fontaines de pierre :  
Sur un ton monotone  
De rires éternels  
Qui ne sont pas joyeux,  
Avec de vieilles larmes  
Qui ne sont pas amères,  
Mais disent des tristesses,  
Des tristesses d'amour  
D'anciennes légendes.

Sur les lèvres d'enfants  
Les chansons rapportent  
Confusément l'histoire  
Et clairement la peine ;  
Ainsi que l'eau dit

Sa fable, bien claire,  
D'anciennes amours  
Que jamais on ne conte.

Jouant, dans l'ombre  
D'une vieille place,  
Les enfants chantaient...

La fontaine de pierre  
Versait son éternel  
Cristal de légende.

Les enfants chantaient  
Les chants ingénus  
D'une chose qui passe  
Et jamais n'arrive :  
Confuse l'histoire  
Et claire la peine.

La fontaine sereine  
Poursuivait son conte,  
L'histoire effacée,  
Elle disait la peine<sup>10</sup>.

Essayons d'explicitier à la lumière de ce poème le point auquel nous faisons allusion, à savoir, la non concrescence entre registres architectoniques. Cette non concrescence est concrètement ressentie comme étagement de la vie elle-même, et donc comme irréductibilité des *hiatus* architectoniques dans le « *reell* » lui-même. Mais qu'est-ce que cela suppose ? Et, plus concrètement, qu'est-ce que cela fait ? Cela produit, ni plus ni moins, tout un feuilletage de l'affectivité au sein d'une *même* subjectivité. Pourtant, comment et à quoi pouvons-nous *ressentir* un tel feuilletage ou, disions-nous plus haut, cette non concrescence entre registres au sein de ce qui, néanmoins, est une *même* subjectivité ? Nous pensons que ce poème d'Antonio Machado que nous venons de citer offre quelques éléments de réponse.

Observons, en tout premier lieu, qu'Antonio Machado évoque des « rires éternels » (mais) qui « ne sont pas joyeux » tout comme des « vieilles larmes » qui (pourtant) ne « sont pas amères ». C'est comme si l'éternité

---

<sup>10</sup> A. Machado, *Champs de Castille* précédé de *Solitudes, Galeries et autres poèmes* et suivi des *Poésies de guerre*, trad. S. Léger et B. Sesé, Paris, Poésie/Gallimard, 1973, p. 31-32.

des rires les portait en deçà de la joie exprimée ou réelle ; peut-être, même, vers une joie plus profonde qui n'éclot pas et n'a pas à éclore dans le présent. De la même façon, le caractère « vieux », « archaïque », « immémorial » des larmes les situe d'emblée en deçà de leur qualité d'amertume. Or si les rires éternels ou les vieilles larmes ne sont ni de joie *sonore* ni d'amertume *gustative*, ce n'est pas – contrairement à ce qu'une exégèse bêtement symbolisante s'empresserait à prôner – parce qu'elles seraient « spirituelles » ou « abstraites ». C'est même tout le contraire : elles sont éminemment concrètes, éminemment réelles, éminemment charnelles et vivantes ou *leiblich*. Nous soutenons qu'elles sont bel et bien *ressenties*, mais, justement, elles le sont à un autre registre. Essayons de préciser.

Les « vieilles larmes » et les « rires éternels » relèvent d'une affectivité proto-ontologique qui s'est déjà proto-temporalisée *avant*, à *part* ou *en écart* de son devenir affect ou de son éventuelle transposition architectonique en affect. Quel affect ? Celui de l'amertume et de la joie communes, celles qui ont un présent assignable. Le registre archaïque où les « rires éternels » et les « vieilles larmes » font concrescence (avec des horizons de mondes, au pluriel) est intrinsèquement imperméable, dans ses mouvements de cohésions et revirements, aux rires factuels (mesurables en décibels) et aux larmes qui montent aux yeux et qui ont une composition chimique et des qualités gustatives (dont l'amertume). Les rires de joie et les larmes amères peuvent ce que ne peuvent pas les rires éternels et les vieilles larmes : elles sont susceptibles de saturer un présent, un maintenant. L'une des parties concrescentes de ces affects de joie ou de tristesse vécues au présent consisterait en une *hylè* d'affect étendue sur des proto-impressions munies de leurs protentions et de leurs rétentions.

Tout comme le jaune de Bergotte, dont Richir nous parlait dans un texte cité précédemment, ou bien ce « *aber wir wissen nicht mehr was das soll* » du poème de Rilke, les vieilles larmes ne sont pas tant un « je me sens triste » (car il n'y a même pas de temps ni d'espace pour ce « me »), mais une tristesse qui paraît « venue d'ailleurs », des « lisières du monde ». Or si elle vient d'ailleurs, elle n'en vient pas, au demeurant, tel un cheveu sur la soupe. Elle vient, bien plutôt, du plus profond de nous-mêmes. D'ailleurs, c'est à une réduction architectonique dûment menée de le révéler. En absence d'analyse, ou tant que celle-ci reste insuffisante, ces *Stimmungen* paraissant sorties de nulle part, peuvent être, à tort, assimilées à des *Einfälle*, à de simples lubies, bref, à des associations tributaires des synthèses passives de premier degré. Ces dernières, rappelons-le, sont, quant à elles, sans monde ou immondes. Elles ne vivent que de parasiter les

concrescences authentiquement phénoménologiques (qu'elles soient des synthèses de second ou de troisième degré)<sup>11</sup>.

Nous ne saurions épuiser la richesse, énorme, de ce poème. À vrai dire, nous n'avons traité que de l'aspect qui touche à notre problématique, à savoir, à quel point le sujet *éprouve* cet *hiatus* architectonique, c'est-à-dire, *vit* l'impossibilité de concrescence entre des éléments de registres différents. Les « vieilles larmes » ne pourront jamais être pleurées comme telles. Et pourtant – et c'est essentiel de tenir ferme cela – elles sont de l'ordre de la vie, elles sont bel et bien vécues – au sens large –, certes non pas au présent, mais vécues en un sens essentiel à la profondeur de ce présent lui-même. Elles constituent une « partie virtuelle » du vécu présent, elles font partie (virtuelle) de la vie vécue – ici au sens strict – ou du vécu de la vie. Mais qu'est-ce que faire virtuellement partie ou être partie virtuelle du vécu présent peut bien vouloir dire ? C'est là, justement, qu'entre en ligne de compte le deuxième type d'irréductibilité dont nous traitons ici et que ce poème d'Antonio Machado illustre si bien. Ces vieilles larmes donnent à la tristesse vécue en présent tout son relief ou son « épaisseur d'absence ». Elles y sont en creux, par transpassibilité architectonique, mais justement pas, du moins *stricto sensu*, par concrescence. Une partie virtuelle architectoniquement plus profonde (dans le cas qui nous occupe une « affection », i.e. les « vieilles larmes ») ne peut pas entrer en concrescence avec son pendant architectonique au registre du présent (dans ce cas, un « affect », i.e. les « larmes amères » réellement pleurées).

Or il se peut – et c'est même sûr – que dans ces « rires éternels », dans ces « vieilles larmes », il y ait davantage de peine et de joie profondes que dans n'importe quels larmes et rires présents. Ces derniers – on le sait – sont, quant à eux, bien plus happés par l'image, la posture, les intrigues symboliques... elles sont bien plus sujettes à maints remaniements herméneutiques et narratifs en général. Autrement dit, les larmes amères et les rires de joie, temporalisés au présent (et dont la base phénoménologique – dirait Richir – correspond à des affections sans présent assignable) sont affectés en retour par ce à quoi Machado se réfère, à plusieurs reprises, dans son poème, comme l'« histoire », au sens de l'« histoire » de la chanson que chantent les enfants. Si nous repérons ces passages, nous verrons qu'il oppose l'histoire, « effacée » et « confuse », à la « peine » qui, en revanche, est, quant à elle, « claire ». Le contraste est flagrant dans cette strophe :

---

<sup>11</sup> Cf. sur ce point les remarquables travaux de J. Mesnil sur le rapport de M. Richir à la psychanalyse et à la psychopathologie en général. Un ouvrage, déjà achevé et en projet d'édition, regroupera certains de ces travaux sous le titre *L'être sauvage et le signifiant*.

Sur les lèvres d'enfants  
 Les chansons rapportent  
 Confusément l'histoire  
 Et clairement la peine ;  
 Ainsi que l'eau dit  
 Sa fable, bien claire,  
 D'anciennes amours  
 Que jamais on ne conte.

Et, plus loin : « Confuse l'histoire / Et claire la peine », pour reprendre, une dernière fois, l'opposition, lors de la dernière strophe du poème, où l'histoire est non pas « confuse » mais, désormais, tout simplement « effacée » (ou, si l'on veut, à tel point « confuse », qu'elle en devient « effacée ») :

La fontaine sereine  
 Poursuivait son conte,  
 L'histoire effacée,  
 Elle disait la peine.

Pourtant – cela est capital – le chant des enfants, qui vient à se confondre avec le chant de la fontaine « sereine » se poursuit. La « sérénité » du chant indique qu'il est sujet à une autre temporalisation, bien plus archaïque, et se faisant en écart de tout présent. En effet, nous avons affaire à une temporalisation qui est propre, comme nous dit aussi le poème, « d'une chose qui passe / Et jamais n'arrive », immémoriale et immature à la fois. Bien que l'histoire en soit effacée, le chant continue de faire son effet, car l'essentiel y est toujours. L'essentiel est ce qui est proprement chanté et transmis, à savoir, cette « chose qui passe / Et jamais n'arrive » : des affections proto-ontologiques (par exemple des « anciennes amours » qui suscitent des « vieilles larmes » et des « joies éternelles »). La « peine » « claire » qui demeure, par-delà l'intrigue symbolique (l'« histoire »), est justement celle des « vieilles larmes », mais aussi – nous allons y venir – celle des « rires éternels ».

En effet, « vieilles larmes » et « rires éternels » revirent, l'un dans l'autre, dans l'instantané (comme disait le passage de *Phénoménologie en esquisses* que nous avons cité). Ce revirement instantané n'est justement pas une confusion. Encore moins une contradiction. Le non écrasement de l'architecture phénoménologique, voire la présence virtuelle, tout en profondeur, de plusieurs registres architectoniques au sein d'un même phénomène, produit, tout au plus, une (fausse) impression de contradiction. Or il n'en est rien. D'abord, il faut signaler que la vitesse du revirement



réci-proque entre rires et larmes fait que cette « peine », elle-même proto-ontologique, convienne aux deux termes (sans que ceux-ci se confondent). Par ailleurs, la résonance de l'affection archaïque dans l'affect présent (par transpassibilité architectonique) ne nous place nullement devant une sorte d'alternative (qui ignorerait la possibilité d'une habitation virtuelle de l'affect par l'affection) : « rires éternels » ou éclats de rire présents et enregistrables, mesurables en décibels, ne sont pas exclusifs les uns des autres. À vrai dire, les premiers se trouvent *virtuellement* dans le creux des seconds si tant est que les affects en jeu aient une certaine profondeur, s'ils ne sont donc pas entièrement feints (on peut feindre un affect, mais pas une affection). Au creux des joies et tristesses *réellement présentes* (concrétisées en rires et larmes) palpitent une tristesse et une joie profondes, proto-ontologiques (immémoriales et immatures), dont le rythme de revirement est bien plus subtil et rapide à proportion de ce qu'il n'a pas à traverser le présent.

Ce dernier point est très important et c'est avec lui que nous terminons l'analyse, provisoire, de ce poème, quitte à en reprendre les enjeux dans des travaux ultérieurs. Il faut bien saisir que tout comme les revirements entre passé et futur proto-ontologiques qui ont lieu dans les registres archaïques paraissent impossibles, impensables, voire incohérents, dès lors que l'on s'essaie à les analyser depuis le registre du présent, il en va de même avec joie et tristesse proto-ontologiques. Eu égard au registre de l'archaïque, il semblerait que le principe de contradiction soit mis à mal lorsqu'un même lambeau de sens se donne comme immémorial et comme immature, comme réminiscence et comme prémonition – en revirement instable. Or, encore une fois, revirement ne veut pas dire confusion : la réminiscence est réminiscence et pas prémonition ; elle est attachée à une affection d'immémorialité qui n'est pas immaturité. Certes, les concrétudes archaïques semblent se donner comme immémoriales et comme immatures à la fois ; et pourtant les massifs du passé et du futur proto-ontologiques ne fusionnent pas, ne s'écrasent pas l'un sur l'autre. Bien qu'en revirements instables dans l'instantané, les proto-affections révélant et détectant chacun de ces horizons proto-ontologiques sont, en elles-mêmes, tout à fait différentes : la fraîcheur de l'immature n'est tout simplement pas cette étrange vétusté, propre à l'immémorial. L'immémorial et l'immature partagent une même proto-temporalisation. Ils demeurent, tous les deux, préservés qu'ils sont du présent (et même de la présence) également inentamés. Indéclinables, ils restent à distance l'un de l'autre, bien que, depuis les registres des présents, ils apparaissent en incessant revirement, en empiètement quasi-complet.